

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L A

GAZETTE DES FAMILLES

CANADIENNES ET ACADIENNES.

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 8. Ottawa, 1er Septembre 1877. No. 9.

M. l'Abbé E. GUILMET, Rédacteur-en-Chef.

La Gazette des Familles.

Nous informons les Abonnés de la *Gazette des Familles* que M. l'Abbé Ed. GUILMET, ci-devant rédacteur-proprétaire de cette intéressante Publication, vient de transporter à l'Administration du *Foyer Domestique* le droit de propriété littéraire de la *Gazette des Familles*, avec aussi la Liste des abonnements telle qu'elle se trouve à la date du 1er Septembre.

Nous prions les nombreux amis et protecteurs de cette œuvre de vouloir bien continuer d'accorder à cette Publication leur puissant patronage, et nous invitons tous ceux qui n'ont pas encore payé l'abonnement de l'année 1877 à bien vouloir nous adresser ce petit montant (\$0.60) au plutôt.

La livraison que nous expédions en ce moment aux abonnés, pour le mois de Septembre, sera suivie sous peu de celles des mois d'Octobre, Novembre et Décembre, lesquelles compléteront l'année.

A commencer du 1er Janvier prochain, la *Gazette des Familles* sera publiée les 1er et 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages, double colonne, composées de matières choisies, propres à l'instruction de la famille et à charmer ses loisirs.

En conséquence de cette améliorations et des frais de publication plus élevés de cette Revue, qui

paraîtra désormais deux fois par mois, le prix de l'abonnement sera de \$1.00 par année, payable d'avance, laquelle Publication formera au bout de l'année un beau volume de 384 pages de matières variées et intéressantes, tant par la quantité que par la qualité des travaux.

M. l'Abbé GUILMET continuera d'en être le rédacteur-en-chef.

Toute la correspondance, tant pour abonnement, envoi d'argent, que pour la rédaction, devra être adressée comme suit :

A M. l'Administrateur de la *Gazette des Familles*,
Ottawa.

Les Abonnés qui n'auraient point reçu toute ou quelques-unes des livraisons déjà parues pour l'année 1877, voudront bien nous en informer, afin d'y faire droit.

— L'ADMINISTRATEUR.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

(Suite.)

XX.

Fin de L'Arianisme. — Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze.

A. Jovien succédèrent, comme empereurs, en Occident, Valentinien, favorable à la vraie foi; en Orient, Valens, qui ne cessa au contraire de soutenir les ariens et de persécuter les catholiques, surtout les évêques. Cette persécution rappelait par ses rigueurs les plus mauvais jours de Constance et de Julien.

Athanase, le saint évêque d'Alexandrie, et Basile, évêque de Césarée, furent surtout en butte à la cruauté de Valens.

L'inébranlable constance de S. Athanase finit par lasser le tyran. Le vieil athlète, cinq fois chassé, autant de fois rétabli dans son diocèse, demeura paisible pendant les dernières années de sa vie.

Non moindre fut la fermeté de S. Basile, devant laquelle Valens lui-même trembla... L'empereur feignit de vouloir rentrer en grâce avec l'évêque, mais bientôt il le bannit, puis le rappela, lui fit des promesses qu'il refusa de tenir, puis mourut misérablement.

S. Basile avait un ami, comme lui grand pontife et grand docteur, comme lui toujours prêt à suivre à la lettre la parole du maître : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis*, S. Grégoire de Nazianze.

Je voudrais vous montrer, en ces deux grands hommes, les modèles, les types, les patrons de l'amitié chrétienne.

L'amitié de ces deux saints, qui dura toute leur vie, s'était formée, ou du moins fortifiée, alors qu'ils faisaient ensemble leurs études à Athènes, ainsi que le raconte S. Grégoire lui-même.

“ Nous avions tous deux le même but, dit-il, nous cherchions le même trésor, la vertu ; nous songions à rendre notre union éternelle, en nous préparant à la bienheureuse immortalité. Nous évitions avec le plus grand soin ceux de nos camarades qui vivaient mal, nous ne fréquentions que ceux dont les bons exemples pouvaient nous être salutaires... Nous ne connaissions à Athènes que deux chemins, celui de l'église, et celui des écoles ; pour ceux qui conduisent aux fêtes et aux spectacles, nous les ignorions absolument.”

Comme tous les sentiments affectueux du cœur humain, l'amitié est une bonne chose, mais à une condition : c'est qu'elle nous mène au bien. Or, il n'y a qu'un bien, que l'on appelle de noms divers ; l'honnêteté, la justice, le devoir, la vertu, mais dont le seul nom complet est l'amour de Dieu.

Que nous soyons écoliers, apprentis, étudiants, jeunes ouvriers, mettons donc au choix de nos amis la plus grande vigilance et la plus sage circonspection.

Il ne s'agit pas de savoir si Pierre a de l'esprit, s'il est aimable, de joyeuse humeur.

Ce qui est surtout important, c'est de savoir dans quelle voie marche celui sur lequel nous avons jeté les yeux, afin de nouer avec lui le commerce intime de l'amitié. Connaît-il surtout le chemin qui mène à l'école ou à l'atelier, et celui qui mène à l'église ? c'est-à-dire doit-il contribuer à nous rendre meilleurs chrétiens et meilleurs travailleurs ? c'est notre homme.

Ne connaît-il pas du tout le sentier de l'église, très-peu celui du lieu où l'on travaille ? Mais le rencontre-t-on très-souvent sur la route du cabaret, de l'estaminet, des lieux où l'on joue, où l'on boit, où l'on perd son argent, sa raison, sa santé, sa foi ? Eût-il tous les agré-

ments, toutes les séductions du monde, fuyons comme la peste ce dangereux ami.

Bienheureux, dit la sainte Écriture, *celui qui a trouvé un véritable ami.*

Quelle force dans les peines, les épreuves, les difficultés, les tentations de la vie, quel appui qu'un ami chrétien ! Quel redoublement de nos moindres joies ! Même quand on est séparé, qu'il est doux de correspondre, de verser sur le papier les sentiments dont on a le cœur plein, puis de recevoir une de ces lettres où nous retrouvons l'âme de notre ami tout entière !

Qu'il est doux surtout, comme nous le voyons dans l'histoire de Grégoire et de Basile, de servir ensemble le meilleur des maîtres, la plus noble des causes, Dieu et l'Église ? Qu'il est consolant pour les amis chrétiens de prier l'un pour l'autre, c'est-à-dire de mettre Dieu entier dans leur amitié !

Je voudrais que le temps me permît de faire passer sous vos yeux les lettres qu'échangeaient les deux évêques ; car les étudiants d'Athènes étaient devenus l'un patriarche de Constantinople, l'autre évêque de Césarée. Vous y verriez que, pour être profondément chrétien, le cœur ne perd ni sa vivacité, ni sa chaleur. Tour à tour sérieuse ou enjouée, cette correspondance est un monument pieux et littéraire on ne peut plus précieux. Il faudrait le faire lire à tous ceux qui s'imaginent que les véritables amis sont les compagnons de plaisir, et que la religion est une école de tristesse et d'hypocondrie.

C'est précisément le contraire qui est la vérité.

Pour revenir à notre histoire, disons qu'après la mort de Valens, cette terrible hérésie arienne commença de languir et finit par s'éteindre tout à fait, du moins en Orient.

XXI.

Théodose.

Théodose fut un grand empereur, digne d'être comparé aux Constantin et aux Charlemagne, à ces princes puissants et sages, grands dans la guerre, grands dans la paix, grands surtout parce qu'ils comprirent que ce n'est pas s'abaisser, que c'est se grandir au contraire que de se mettre, pour ainsi dire, au service de Dieu et de son Église.

Théodose protégea toujours la religion ; il éleva sur le siège de Constantinople S. Grégoire de Nazianze dont nous parlions au chapitre précédent.

On lira avec intérêt le récit des deux faits suivants, où éclatent à la fois la puissance de la religion et la grandeur des princes qui comprennent leur devoir, soit de justice et de clémence, soit même de pénitence et d'humiliation, lorsqu'ils n'ont pas su réprimer les premiers mouvements de la colère.

Théodose était à Constantinople. Un jour il apprend tout à coup que, mécontente de l'établissement de certains impôts, la population d'Antioche avait brisé les statues de l'empereur, celle de l'empératrice, celles du père de Théodose.

Déjà les magistrats avaient puni sévèrement les chefs de la rébellion. Mais Théodose irrité envoya des commissaires pour condamner tous les coupables à mort et réduire la ville à la position d'un simple village.

Les évêques des environs, réunis, obtiennent un sursis et envoient Flavien, l'évêque d'Antioche, pour intercéder auprès de l'empereur.

Celui-ci commence par être inexorable.

Mais l'évêque : " Prince, dit-il, nous méritons tous les supplices. Détruisez Antioche jusqu'aux fondements, nous ne serons pas assez punis... Mais il nous reste un recours. Imitiez la bonté de Dieu qui pardonne à ses créatures et leur ouvre les cieus. Pardonnez-nous ; et qu'en nous voyant les païens s'écrient : Qu'il est grand le Dieu des chrétiens ! Il élève les hommes au-dessus d'eux-mêmes ; il en fait des anges... Ne craignez pas de céder à un faible vieillard ; c'est à Dieu même que vous cédez. C'est lui qui vous dit par ma bouche : Si tu ne pardonnes les offenses commises contre toi, le Père céleste non plus ne te remettra pas les tiennes."

Théodose attendri, et convaincu de la vérité de ce que lui disait Flavien, fit un retour sur lui-même et pardonna aux habitants d'Antioche.

Quelque temps après, une sédition plus violente encore que celle d'Antioche s'éleva dans la ville de Thessalonique.

Cette fois, l'empereur exaspéré ne se donna pas le temps de la réflexion : il ordonna un massacre général de tous les habitants.

Peu de jours après, Théodose devait se rendre à

Milan, qui avait alors pour évêque un grand saint et un grand docteur, S. Ambroise.

Celui-ci écrivit à l'empereur, pour lui représenter l'énormité de sa faute et l'avertir que, jusqu'à ce qu'il l'eût expiée, il ne lui permettrait pas d'assister aux saints mystères.

Théodose cependant osa se présenter. Mais Ambroise était sur le seuil du temple, et, avec les paroles les plus sévères, il arrêta l'empereur.

“Comment, lui dit-il, pourrez-vous élever vers le Seigneur des mains qui dégouttent encore du sang injustement répandu? Retirez-vous d'ici, et n'aggravez pas votre crime par un autre.” A l'exemple de David, Théodose se retira donc dans son palais et pleura son péché!

Huit mois se passent, et, comme la fête de Noël approchait, Théodose conjure Ambroise de lever l'espèce d'excommunication portée contre lui... L'évêque n'y consent qu'à condition que l'empereur mettra lui-même un frein à sa colère; car c'est la colère qui l'a conduit à l'homicide. Donc Théodose portera une loi d'après laquelle les sentences de mort ne seront exécutées qu'au bout de trente jours, afin de laisser à l'exaspération du souverain le temps de se calmer.

Théodose fit la loi, et Ambroise lui pardonna.

Que cette sainte audace d'Ambroise ne vous étonne pas, mes chers amis. C'est toujours ainsi que l'Eglise et ses chefs ont su parler aux puissants de la terre, qu'ils fussent empereurs, rois ou tribuns.

Que cette humble soumission de Théodose ne vous semble pas invraisemblable non plus. C'est ainsi qu'agit un prince chrétien.

Ne quittons pas Théodose sans reproduire le beau portrait que nous en donne Bossuet dans son *Discours sur l'histoire universelle*: “Théodose fut la joie et l'admiration de tout l'univers. Il appuya la religion; il fit taire les hérétiques; il abolit les sacrifices impurs des païens; il corrigea la mollesse et réprima les dépenses superflues. Il avoua humblement ses fautes et en fit pénitence. Il écouta S. Ambroise, célèbre docteur de l'Eglise, qui le reprenait de sa colère, seul vice d'un si grand prince. Toujours victorieux, jamais il ne fit la guerre que par nécessité. Il rendit les peuples heureux, et mourut en paix, plus illustre par sa foi que par ses victoires.”

(A Continuer.)

LA DEVOTION
 AU
 SACRÉ-CŒUR DE JESUS

L'HEURE SAINTE

ET

LES PÉLERINS DE SAVOIE A PARAY-LE-MONIAL.

Sustinete hic et vigilate meum.,
 Demeurez et veillez sur moi
 (MATH., XXVI, 38)'

C'était le soir du 15 juin 1875, la veille de la consécration du monde catholique, le deuxième centenaire des grandes manifestations du CŒUR DE JESUS. Jamais, nous a-t-on dit, la ville de Paray n'avait vu rien de plus beau pendant la nuit. En route et à la gare, pendant que des milliers de feux dessinaient de ravissants festons, les chants ne cessaient de retentir.

La sérénité du ciel, le calme parfait de l'atmosphère, la douce lueur de la pleine lune, tout favorisait cette magnifique démonstration.

À peine descendus de wagons, les Lyonnais échangèrent de fraternelles acclamations avec la multitude de nos pèlerins d'Annecy et se fondirent dans nos rangs pour faire leur entrée à Paray-le-Monial. Les chants redoublaient d'entrain. Un groupe, dont les jeunes gens de Rumilly avaient formé le premier noyau, leur donnait une précision et une vigueur admirables. Ce fut ce groupe qui, au retour, stationnant devant l'église de la Visitation, prit l'initiative d'une série enthousiaste de chaleureux vivats répétés par la foule entière :

“ Vive le sacré Cœur !—Vive la bienheureuse Marguerite-Marie !—Vive Pie IX ! ” Puis des vivats à Mgr. d'Autun, à tous les Evêques des diocèses représentés au pèlerinage, et enfin, un immense cri de : “ Vive la France catholique ! ”

Les derniers échos de ces acclamations expiraient quand nous commençons l'HEURE SAINTE dans la chapelle de la Visitation.

La dévotion de l'Heure Sainte fut révélée par le Sauveur lui-même à la bienheureuse Marguerite-Marie.

"J'attends de toi, lui dit-il, que tu passeras en oraison les nuits du jeudi, depuis onze heures jusqu'à minuit, pour partager avec moi les douleurs de mon agonie au Jardin des Oliviers, et pour apaiser ma colère envers les pécheurs."

C'était l'écho de la parole du Maître à ses apôtres choisis : " Et quoi ! vous n'avez pu veiller une heure avec moi ! " (Math., xxvi).

Notre-Seigneur montra à plusieurs reprises combien il tenait à cette pratique, soit en invitant la Bienheureuse à y demeurer fidèle toute sa vie, soit en contraignant par la voix du prodige, ses supérieurs à le lui permettre.

L'Eglise la recommande à tous ses enfants. Par un bref du 27 juillet 1831, Grégoire XVI accorda une indulgence plénière aux fidèles inscrits sur les registres de la confrérie érigée à Paray-le-Monial chaque fois qu'ils feraient l'Heure-sainte dans la forme ordinaire, à la condition qu'ils communieraient le jeudi ou le vendredi à leur choix, et qu'ils prieraient aux intentions du Souverain Pontife.

Notre Saint-Père le Pape Pie IX, par le bref du 13 mai, a daigné étendre cette faveur à tous les Associés de l'Apostolat de la Prière, sans qu'ils aient besoin d'aucune inscription spéciale : et même, comme il était très-désirable, pour beaucoup de personnes pieuses et pour la plupart des religieux, que l'Heure sainte pût coïncider avec l'heure de la méditation qui se fait le matin, le Saint-Père a bien voulu accorder aux Associés de l'Apostolat la faculté de gagner l'indulgence en prenant, pour faire cette heure de prière, tout le temps de la nuit c'est-à-dire l'intervalle qui sépare le coucher du soleil le jeudi de son lever le vendredi. Les membres de l'Apostolat peuvent donc gagner cette indulgence plénière toutes les semaines, en passant une heure à prier, mentalement ou vocalement, en union avec la prière et l'agonie de Notre-Seigneur au Jardin des Olives, ou tout autre mystère de la Passion.

L'Eglise ne pouvait pas manifester par plus de condescendance son immense désir de voir les fidèles consoler le Cœur agonisant de son Epoux, et le prix qu'il attache lui-même à ce pieux exercice.

Et en effet, quel hommage plus doux au cœur d'un

ami désolé que la condoléance à ses angoisses ! Quelle forme plus excellente de la dévotion au divin Cœur que cette participation à ses sentiments les plus intimes, à ses expiations les plus douloureuses ! Dans le reste de sa Passion, des bourreaux le torturaient : son corps tout entier n'était qu'une plaie. A Gethsémani, son amour seul était son bourreau, aussi bien, ce fut le plus cruel : son Cœur seul souffrait, condensant en lui tous les tourments ; et comme il les appelait avec un désir infini de souffrir, il devint un océan de souffrances : *Velut mare contritio tua* (Thren. II).

Et dans cet océan, ô honte ! chacun de nous a versé autant de gouttes d'une amertume infinie qu'il a commis de péchés. A chacune de ces inénarrables étreintes, sous le poids de la confusion, de la terreur et d'une mortelle tristesse. le Cœur de JÉSUS, dans la sagesse sans bornes de sa divinité, pensait à chacun de nous, à chacune de nos fautes aussi distinctement que si nous eussions été, devant lui, seul à les commettre ; et plus la vue de nos ingratitude l'écrasait, plus son ineffable amour s'obstinait à accepter ses souffrances pour nous sauver et nous obliger à l'aimer.

Lutte effrayante entre la sensibilité du plus noble des cœurs humains, répugnant à la douleur, à l'humiliation de toutes les forces de son innocence, de sa délicatesse infinie, et la tendresse également infinie du Cœur d'un Dieu, ne pouvant se résoudre à s'épargner une seule douleur dans la rédemption de ses créatures. Agonie mystérieuse, combat sans pareil, où le sang coula goutte à goutte sous l'unique pression de l'amour du plus aimable des cœurs, blessé par le seul dard de nos offenses. *Gutta sanguinis decurrentis in terram* (Luc, xxII, 44).

Ces pensées avaient inspiré aux rédacteurs de notre programme d'y donner une place à l'Heure sainte. Il ne semblait pas possible de passer une nuit à Paray-le-Monial, sans procurer cette consolation au Cœur de JÉSUS et sans essayer d'attirer en nous, à l'heure et au lieu même où Marguerite les éprouva jusqu'à en défaillir, les sentiments de componction qui en firent la victime privilégiée du divin Cœur.

Nos pèlerins le comprirent. Ils pressentaient, ce que tous avouèrent ensuite, que l'Heure sainte serait la plus précieuse du pèlerinage. Avant onze heures, la chapelle

de la Visitation était comble ; une foule impuissante à pénétrer affluait à la porte, ou bien, trop éloignée pour suivre la cérémonie, s'éloignait tristement.

Le mot *cérémonie* est mal choisi. Il n'y eut là de solennel que la douleur. Quelques réflexions du haut de la chaire, entremêlées des chants ou des prières qu'elles faisaient spontanément éclore : le *Parce, Domine*, répété avec un accent intraduisible de contrition ; le *Miserere*, psalmodié au milieu de gémissements mal étouffés en réparation des injures renouvelées au Cœur de Jésus dans l'Eucharistie, surtout dans l'infortunée Genève, " sur les autels où le schisme perpétue le sacrilège ; " des encouragements à la patience, puisés dans le calice accepté par Jésus ; des suffrages prodigués aux âmes du Purgatoire, des larmes enfin, et des larmes abondantes versées sur l'agonie de notre Dieu, tel était l'aliment de notre piété, quant tout-à-coup minuit sonna.

" Minuit ! s'écria le prêtre qui terminait l'Heure " sainte ! Minuit ! Salut au 16 JUIN ! Salut à ce jour " mille fois béni ! Salut au 29^e anniversaire de l'élection " de notre immortel Pontife ! Vive PIE IX ! "

Et, comme si une commotion électrique l'eût subitement soulevée, l'assistance tout entière fut debout, et, d'une voix répéta : " VIVE PIE IX ! — VIVE PIE IX ! — VIVE PIE IX ! "

Des larmes, mais cette fois des larmes d'indicible enthousiasme brillaient à toutes les paupières.

" 16 JUIN ! reprit le prêtre, jour que des millions de " cœurs ont appelé de leurs vœux, de leurs brûlantes " supplications ! Jour de la consécration du monde au " Cœur de Jésus ! A genoux, et, les premiers dans l'E- " glise Catholique, au pied de l'autel d'où, pour la pre- " mière fois, à pareil jour, il y a deux siècles, ce Cœur " divin s'est révélé à la Bienheureuse, consacrons-nous à " lui à la vie, à la mort ! "

Tous s'étaient prosternés. Je ne sais quel frémissement, dont il est impossible d'exprimer ni d'oublier l'irrésistible influence, avait mis en communication toutes les âmes. L'acte de consécration proposé par le Saint-Père était dans toutes les mains : il s'élança de toutes les lèvres avec une telle ardeur, une telle unanimité d'accents et un tel oubli de tout ce qui n'était pas le divin Cœur, qu'en achevant *l'ainsi soit-il* de la fin et en relevant des yeux humides, chacun sembla surpris de ne pas se voir seul, face à face, avec Notre-Seigneur

Un jour, nous tressaillerons d'un saint orgueil en nous rappelant ces choses. Ce jour, et il viendra bientôt, cette scène en est le gage, notre vieille société rajeunie aux rayons du Sacré Cœur placera au 16 juin 1875 la date de sa renaissance, et à Paray-le-Monial, le berceau de ses nouvelles destinées, comme depuis dix-huit cents ans les générations vont chercher à Bethléem, et dans la nuit de Noël, la source de leur restauration par le Christ. L'acte de consécration promulgué par l'Ange du Vatican marquera dans l'histoire le début de cette ère régénérée, comme le *Gloria in excelsis* des phalanges célestes marqua dans l'Évangile l'aurore des siècles chrétiens. Alors, pèlerins de Savoie, nous bénirons Dieu d'avoir vécu et nous dirons à nos neveux : Au minuit du 16 juin 1875, à Paray-le-Monial, la parole du Pape sur les lèvres, je me consacrai au divin Cœur !

Grâce à la bienveillante concession que St. François de Sales, — nous avons quelque raison de le croire, — inclina Mgr. l'Évêque d'Autun à faire le jour même de notre arrivée, les messes et les communions, le 16 juin, purent commencer dès minuit. — Les prêtres de notre pèlerinage en doivent une profonde reconnaissance à l'illustre prélat. Sans ce privilège la consolation d'offrir le saint sacrifice eût été rendue impossible à plusieurs.

A la vérité, qu'on nous permette ce naïf amour-propre, nos prêtres ne se sont pas montrés indignes des prédilections du Sacré Cœur. Comment ne pas les admirer, venus en si grand nombre, entraînant après eux, par leur exemple et leur zèle, l'élite de leurs paroisses, prenant part à toutes les cérémonies, et passant presque tout le temps qu'elles laissaient libres, en prières, au pied de l'autel du Cœur de Jésus ! Quel émouvant spectacle que celui de ces innombrables ecclésiastiques, prosternés et pressés sur le parvis du sanctuaire, et ne relevant de temps en temps leurs têtes vénérables que pour essuyer les pleurs qui ruisselaient sur leurs joues !

O saint Apôtre du Chablais ! soyez toujours content de vos prêtres ; et pour le bonheur de votre diocèse, conservez-leur, avec votre esprit, cet amour du Sacré Cœur.

Nous le sentons bien, ceux qui liront ces lignes, sans avoir partagé notre bonheur, les trouveront invraisemblables. Ils croiront impossible que des émotions aussi expansives aient été aussi générales. Nous faisons appel à tous ceux qui ont passé la nuit du 15 au

16 dans l'église de la Visitation, prêtres et fidèles ; personne parmi eux ne nous trouvera exagéré, nous en sommes certain. Tous diront, comme nous, avec l'office de la nuit de Noël, que pendant ces heures trop vite écoulées, sous les influences du divin Cœur et de la bienheureuse Marguerite-Marie. " La paix nous est descendue du ciel, les cieus ont distillé le miel.... *Hodie nobis de celo, pax vera descendit hodie..... melliflui facti sunt caeli.*"

Et encore pour dévoiler des mystères bien plus consolants, faudrait-il pénétrer au fond des âmes, alors que le Cœur de Jésus les illuminait, les apaisait ou les remuait, les convertissait peut-être et les transfigurait, leur ouvrait des horizons jusqu'alors inconnus, leur apla-nissait des voies jusque-là jugées impraticables, et leur inspirait de ces résolutions qui " creusent à la vie un sillon dont elle ne sort plus," alors surtout qu'après la communion, dans de longs instants de recueillement, entre Jésus et l'âme, tout un passé s'oubliait, tout un présent s'embaumait, tout un avenir s'assurait.

O âmes, gardez ce secret de Dieu ; conservez-en l'arôme pour le respirer quand viendra l'épreuve, la tentation ou la défaillance ; mais gardez plus jalousement encore les promesses que vous avez vouées au divin Cœur, en échange de ses ineffables faveurs.

UN MISSIONNAIRE DE SAINT-FRANÇOIS DE SALES,
Zéluteur de l'Apostolat de la Prière.

LA MÈRE

MARIE DE L'INCARNATION.

(Suite.)

Que devinrent ces deux intéressantes jeunes filles ? Nous ne trouvons rien sur le sort d'Anne-Marie ; mais nous pouvons faire connaître celui de la bonne petite Agnès. Voici d'abord, à son sujet, quelques ligne de la Mère de l'Incarnation :

" Agnès Chapdikouechich, nous fut donnée au mois d'août 1639. Le nom d'Agnès lui convient très-bien, car c'est un agneau en douceur et en simplicité. Quelque

temps avant d'entrer au séminaire, elle rencontra le R. P. de Quen dans le bois où elle coupait sa provision ; elle ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'elle jeta sa hache à l'écart et lui dit : " Instruis-moi. " Agnès fit cela de si bonne grâce que le Père en fut sensiblement touché, et, pour satisfaire sa ferveur, il l'amena au séminaire avec deux de ses compagnes. Toutes trois se rendirent bientôt capables du saint baptême. Agnès fit en peu de temps de très-grands progrès, tant dans la connaissance de nos saints mystères que dans les bonnes mœurs, dans la science des ouvrages, à lire, à jouer de la viole et en mille autres petites adresses."

Trois ans s'écoulaient ; Agnès avançait en âge, en vertu, en science et en grâces naturelles. Habillée à la française, douce et polie, parlant et écrivant sa propre langue, ainsi que le français, avec facilité, elle ne ressemblait en rien à cette enfant de la forêt que le Père de Quen avait rencontrée coupant des branches d'arbres avec sa petite hache. La voyant si gracieuse et si accomplie, ses parents voulurent l'avoir avec eux, pendant quelque temps, avant de la laisser entrer au noviciat.

Ils l'emmenèrent à la pêche dans l'automne de 1643. Un jour qu'elle s'amusaient dans un canot avec plusieurs autres jeunes filles, la frêle embarcation versa et elles tombèrent dans les eaux profondes du Saint-Laurent. On se hâta d'accourir à leur secours ; le frère d'Agnès parvint à saisir sa sœur et la transporta presque sans vie sur le rivage. Elle revint peu à peu et parut reprendre des forces ; mais cet accident avait déterminé sa mort.

Peu après, la vénérable Mère de l'Incarnation annonçait à ses amis de France la fin édifiante de sa douce Agnès. " Il est mort une de nos séminaristes dans les bois. Nous avions pensé la faire religieuse, car elle en était très-digne. Mais enfin elle est morte son livre à la main et en priant Dieu."

Quand ceux qui l'assistaient lui annoncèrent qu'elle allait mourir, elle se recueillit, puis, poussant un profond soupir, elle dit : " Hélas ! je voudrais bien pouvoir me confesser ; je ne sens rien qui me pèse sur la conscience ; mais je voudrais bien être assistée par un Père. " Il n'y avait pas moyen de satisfaire ce désir, car ses parents étaient dans leurs grandes chasses et l'avaient emmenée avec eux loin de toute habitation. La pauvre enfant suppléa par sa foi vive et sa douce pitié aux secours

extérieurs qui lui manquaient, Elle produisait des actes de douleur d'avoir offensé Dieu, mais avec des expressions si touchantes, au rapport d'un jeune Français qui avait accompagné ces sauvages chrétiens pour apprendre leur langue, que tous en étaient vivement émus. Elle avait toujours en main ou devant ses yeux son livre et son chapelet pour entretenir ses rapports intimes avec Dieu, et ce fut ainsi qu'elle expira sous le regard des anges, loin de ce monastère béni, où elle avait tant désiré de faire le sacrifice de toutes choses et d'elle-même.

Ses parents l'inhumèrent avec son livre de prières et son rosaire; et quand on leur demanda s'ils n'avaient pas de regret de l'avoir perdue.—Non, dirent-ils, elle a fait une trop belle mort; nous la croyons bien-heureuse, il ne faut pas s'attrister de son bonheur.

Pauvre enfant! Dieu lui accorda la grâce de mourir vierge comme elle l'avait tant désiré. Qui sait même si, voyant ses parents s'opposer à sa vocation, elle ne demanda pas elle-même cette mort prématurée, mais bien précieuse aux yeux de la foi? Elle avait été recherchée en mariage non-seulement par des jeunes gens de sa nation, mais par des Français; n'était-ce pas assez pour lui causer un vif désir de s'envoler promptement au ciel avec l'innocence de son baptême et la brillante auréole de sa virginité?

Au premier abord on pourrait être surpris de voir une si grande et si prompte transformation chez ces pauvres populations du Nouveau-Monde; mais l'étonnement cesse quand on sait avec quel zèle notre vénérable Mère se livrait à ce travail, avec ses sœurs. Voici comment parle de leur œuvre le Père Vimont, Jésuite :

“ Les Ursulines ont des séminaristes passagères tirées des cabanes sauvages, et elles en ont de sédentaires. Leurs grilles sont visitées des nouveaux chrétiens, qui les vont voir pour entendre parler des choses du Ciel. Il y a dans cette maison des religieuses qui parlent algonquin, d'autres qui parlent huron : elles honorent Notre-Seigneur en plusieurs langues, et sa bonté leur donne occasion de débiter la science qu'il leur a départie, leur envoyant des personnes qui, par leur moyen, apprennent à le connaître et à l'aimer.

“ On aurait de la peine à croire que de petites filles sauvages se rendissent si ponctuelles aux temps des prières et des instructions, si nos yeux ne voyaient cette vé-

rité. Il n'y a donc rien de si farouche que la douceur, la grâce et l'éducation ne polissent. On entend souvent avec plaisir ces petites sauvages entonner un motet dans le chœur des religieuses pendant l'élévation du Saint-Sacrement, et même chanter avec elles pendant les vêpres. Il n'y a pas de doute que si l'on avait le moyen d'en loger un plus grand nombre, on les rendrait aussi adroites et aussi gentilles que nos Européennes. Ce n'est pas cependant ce que l'on cherche pour le moment, mais bien de graver dans leur cœur l'amour et la crainte de Celui dont elles ont maintenant la connaissance : c'est à quoi visent les travaux de ces bonnes Mères, auxquelles Notre-Seigneur semble donner sa bénédiction.

“ Or, ce n'est pas seulement à l'égard de ces jeunes enfants que ces bonnes Mères emploient leur zèle : des femmes sauvages et d'autres personnes les vont visiter à leurs grilles et les supplient de leur donner quelque instruction ; d'autres laissent leurs filles comme en dépôt pendant quelques mois qu'ils vont faire leurs grandes chasses, bien assurées qu'elles ne souffriront ni la faim ni le froid ; et ce qui vaut le mieux que tout le reste, ils se réjouissent de ce qu'on leur apprend le chemin du Ciel.

“ Une de ces femmes, baptisée depuis quelques années, revint trouver les religieuses pour être instruite de nouveau sur le Saint-Sacrement.—J'ai été longtemps absente, disait-elle, j'ai perdu la mémoire de ce que je dois savoir. A chaque article que lui expliquait la bonne Mère qu'on lui avait donnée pour maîtresse.—Voilà justement, disait-elle, ce qu'on m'avait enseigné ! Je n'ai point d'esprit, je ne saurais retenir ce qu'on me dit. En vérité, tu me fais plaisir, je te remercie. Ah ! que j'étais affligée autrefois quand quelques-uns de mes enfants venaient à mourir ! Je ne trouvais point de consolations ; mais depuis que je suis baptisée, je dis en mon cœur : “ Dieu a de l'esprit, il est bien sage, il est bon, il sait tout ce qu'il fait ; peut-être qu'il voit de loin que si mon enfant vivait plus longtemps, il ne croirait plus en lui et qu'il serait brûlé ; voilà pourquoi il le prend de bonne heure ; laissons-le donc, car mon enfant n'est pas mal d'être avec lui. Quand j'en vois mourir un, je dis : O Dieu, détermine de moi aussi, si tu veux ; fais tout ce que tu voudras de mes enfants. Tu me veux peut-être éprouver ; tu veux voir si je crois en toi ; quand tu m'affligerais cent

fois davantage, j'y croirais toujours ; je t'aimerai et t'obéirai toujours, je veux tout ce que tu veux ; et puis en m'adressant à mon enfant, je lui dis : Prends courage, va-t-en voir Dieu, et quand tu le verras, dis-lui : Aie pitié de ma mère !..... prie-le pour moi afin que j'aille au Ciel avec toi, je prierai pour ton âme, afin que tu ne sois pas longtemps en Purgatoire."

"Ce n'est pas tout, ajoute le même Père, plusieurs sauvages de l'Isle, de la nation des Iroquois (dans les environs du lac Témiscaming) et d'autres endroits, étant venus se camper assez près de Québec, allaient tous les jours dans la chapelle des Ursulines, où le Père de Quen leur faisait l'aumône spirituelle ; on en a baptisé quelques-uns dans cette petite église, après les avoir suffisamment instruits. Or, comme la misère accablait ce peuple, l'aumône spirituelle étant faite, venait l'aumône corporelle. Les Mères, au sortir du sermon, donnaient à manger à quatre-vingts personnes, charité qu'elles ont continuée durant six semaines."

Après ces traits édifiants des jeunes sauvages du Canada, élevés par les Ursulines, en voici d'autres racontés par le P. Vimont, Jésuite. Il dit, en parlant de ces jeunes filles :

"Tout ce qui regarde le Sauveur leur est adorable, surtout sa sainte mort et passion.

"La plus grande récréation pour elles est de danser à la mode de leur pays ; elles ne se livrent pas néanmoins à cet amusement sans en avoir demandé la permission. Étant venues un jour demander à leur maîtresse de le leur permettre, la religieuse leur dit : Mes enfants, c'est aujourd'hui vendredi, Jésus est mort le vendredi et par conséquent, c'est un jour de tristesse. Il n'en fallut pas davantage pour les arrêter. Nous ne danserons plus ce jour-là, dirent-elles.

"Le Vendredi-Saint, ces petites sauvages baptisées, voyant jeûner leurs maîtresses plus rigoureusement qu'à l'ordinaire, résolurent de les imiter ; elles cachèrent donc tout ce qu'on leur donna à manger ce jour-là, se contentant de pain sec, sans vouloir prendre de collation le soir.

"Ces bonnes Ursulines n'oublient rien pour bien élever toutes ces petites créatures. La dévotion à la Mère de Dieu est aussi florissante, parmi ces petites pensionnaires du Canada, qu'au milieu des demoiselles de notre

France. Ces religieuses impriment tellement l'amour de Marie dans le cœur de leurs élèves, que celles-ci ne respirent que son service. Assez souvent on les trouve seules, priant Dieu et récitant leur chapelet. Elles prennent un singulier plaisir à ramasser des fleurs dans les bois et à en faire des couronnes qu'elles présentent à l'image de la Sainte-Vierge ; elles l'entourent de leurs plus beaux bouquets et lui font ingénument toutes les caresses possibles. Parfois ces jeunes filles se glissent dans le chœur, et là, se plaçant de part et d'autre comme les religieuses lorsqu'elles officient, et tenant chacune un livre à la main, elles chantent des hymnes ou récitent des prières comme elles l'ont vu faire à leurs maîtresses. Elles chantent ainsi l'*Ave Maris Stella* avec les inclinations convenables, et n'en sachant point d'autres par cœur, elles le répètent jusqu'à vingt et trente fois, tant elles ont de plaisir à chanter les louanges de la Vierge Mère de Dieu.

Leur affection pour St. Joseph suit de fort près celle de la Sainte Vierge. Qui veut qu'on aime celle-ci veut aussi qu'on honore son glorieux époux : c'est pourquoi ces bonnes Mères mettent bien avant dans le cœur de ces petites innocentes la tendresse pour ce saint patriarche, et elles leur apprennent à dire, après chaque *Ave Maria* de la couronne de la Sainte Vierge, *Sancte Joseph, ora pro nobis*, parce qu'elles l'ont choisi pour le premier protecteur parmi les saints."

Le bien opéré par les Ursulines était si remarqué, que le P. Vimont ne fait pas de difficulté de regarder leur établissement comme l'un des plus précieux du pays.

"Le séminaire des Ursulines est un des plus beaux ornements de la colonie, et une ressource signalée pour fixer les sauvages et les convertir. Elles ont toujours eu assez bon nombre de filles sauvages tant pensionnaires fixes que passagères, outre les petites filles françaises ; et quantité de sauvages, hommes et femmes, les vont voir souvent pour recevoir secours et instruction."

(A continuer.)

LITTÉRATURE.

Les deux Visions.

Oh! ce jour-là, qu'il était pur et resplendissant le ciel de la belle Italie!

Le regard de l'homme n'apercevait pas le moindre petit nuage blanc errant et perdu dans l'immensité, comme une voile sur l'Océan.

Quel tableau sublime! un horizon étendu, baigné de lumière céleste, et qui là-bas, loin, bien loin, semblant se confondre avec les ondes de la mer!

La brise du soir agitait à peine les feuilles des orangers du rivage, et l'on ne distinguait presque pas le doux murmure de la vague tranquille qui venait mourir sur la plage.

Silence majestueux, atmosphère humide et embaumée, harmonie des cieux et des mers, dont la magique influence donnait des ailes légères à l'âme qui s'envole dans je ne sais qu'elles régions inconnues, en remontant au delà des horizons qui l'entourent!

A la fenêtre d'une de ces villas enchantées que les nobles patriciens de Rome construisaient sur le penchant des collines ou sur les bords riants des ruisseaux, étaient assis un homme et une femme.

—Ma mère, murmura le jeune homme, voyez le calme de cette mer et la pureté de ce ciel!

—Oui mon fils, c'est un bien beau jour! Néanmoins, de gros nuages noirs couvraient l'horizon de ce ciel, et des vagues courroucées venaient se briser contre le rivage du fond de cette mer si tranquille. Mais le soleil de Dieu a dissipé les nuages amoncelés, et le calme a succédé à la tempête. Hélas! le cœur de ta mère, mon fils, a souffert aussi la rigueur de la tourmente, mais pour lui enfin a brillé la sérénité!

Cette femme s'appelait Monique, et cet homme Augustin.

La sainte mère fixait sur le front purifié de son fils un regard si heureux et si tendre, qu'il révélait clairement les douces joies d'une double maternité.

Ensuite, la tête reposée sur le cœur de sa mère, Augustin commença à parler du ciel. Sa fois récente

donnait à son génie des paroles de feu pour exprimer dans sa contemplation le bonheur des élus. Jamais les idées sublimes de Platon n'avaient imprimé dans son âme tant d'élévation, ni revêtu son langage de tant de poésie ardente. Ses paroles étaient l'écho d'une âme embrasée qui, longtemps empoisonnée dans les ténèbres de l'erreur, entre enfin dans une atmosphère rayonnant de lumière, et court à travers les espaces éternels pour lesquels elle a été créée. Son langage était entièrement nouveau, et il s'y exhalait de son jeune cœur des mélodies inconnues et des prières ardentes, comme autour du tabernacle s'exhalent des charbons ardents de l'encensoir, les parfums les plus purs de l'Arabie.

Et Monique l'écoutait comme en extase.

Pauvre mère ! elle avait longtemps gémi et pleuré pour cette âme qui lui était si chère ! Longtemps elle avait offert au pieds des autels son cœur, ses prières et ses larmes, afin que la grâce vint frapper le nouvel enfant prodigue, et le ramener au vrai Dieu dont il s'était éloigné.

Et le ciel avait enfin accueilli ses prières. Monique ramenait à Carthage son fils converti.

— Rien ne me retient plus ici-bas, mon fils, lui disait-elle le cœur inondé de joie, et mon âme peut maintenant s'envoler vers les cieux, que tes paroles brûlantes viennent de me dépeindre avec tant de bonheur. Là, je t'attendrai. Ne remarque-tu pas combien la terre est petite, contemplée de la hauteur du ciel ? N'entends-tu pas les clameurs qui s'élèvent de la terre et montent dans les airs ? Hélas ! ce sont les hommes qui ne vivent qu'un jour, et qui cependant s'agitent et pleurent sur ce grain de sable où ils voudraient trouver une éternité ! Oh ! qu'elles sont rares, les âmes qui s'élèvent et cherchent à respirer dans le ciel cet air pur et vivifiant, qui nous transporte et nous enivre de délices.

Et Monique pressait doucement Augustin sur son cœur, et elle dirigeait ses yeux vers le ciel, et dans ses regards brillait une expression inconnue à la terre. Leurs visages se transfiguraient comme celui de Jésus sur le Thabor, la terre disparaissait avec ses ombres, et la mer avec ses eaux. La foi, l'espérance et l'amour surnaturel emportaient ces âmes si tendrement unies, à travers ces espaces sans limites, à travers ces horizons d'azur où erraient leurs regards charmés, et peut-être.

voyaient-elles lors ce que, selon l'apôtre, il n'est pas donné de voir à l'œil de l'homme dans cette sombre région, et entendaient-elles ce que n'a jamais entendu l'oreille humaine.

Cette douce vision de l'éternité laissa empreinte dans l'âme d'Augustin une image si profonde, que lorsque au déclin de ces jours sur la terre, il racontait cette scène tranquille et enchanteresse du port d'Ostie, son âme rajeunissait et rappelait à sa mémoire, avec une vive émotion, ces instants délicieux.

Il retrouvait dans ce doux souvenir, comme il l'assure lui-même dans ses œuvres, un repos salutaire pour son âme fatiguée par les rudes labeurs d'un héroïque épiscopat.

"Rien ne récréé tant mon âme dans les tristesses de la terre, disait-il dans une de ses méditations, comme le souvenir du ciel. *Nihil dulcius in terra quam spes aeternitatis.*"

II

La nuit était douce et sereine. Le ciel délicieux de la vieille Allemagne était recouvert d'un riche manteau d'étoiles.

Dans un jardin solitaire de la petite ville d'Erfurt, un homme dans la vigueur de l'âge, mais dont le front était ridé par de longues veilles consacrées à l'étude, ou par le remords de tristes souvenirs, se promenait sombre et la tête basse.

De temps en temps, il s'arrêtait pour répondre, avec une mordante ironie ou avec une aigreur cruelle, aux questions indiscretes d'une femme qui se promenait également à ses côtés.

Cet homme s'appelait Luther. Cette femme était Catherine Boré, la religieuse sacrilège, complice des désordres et de l'apostasie de cet homme orgueilleux et impudique.

Quelque coupable que soit le cœur d'un homme, quelque éloigné qu'il se trouve de son Dieu, il y a des moments dans sa vie où l'aiguillon du remords le frappe de telle sorte que ses yeux sont sur le point de verser des larmes, et sa poitrine d'exhaler des soupirs ; moments bénis que la bonté divine accorde à la misère du pécheur pour l'aider à sortir du crime. Grâces ineffables, céleste

rosée, qui tombent sur l'âme du coupable et l'obligent malgré lui et malgré la dégradation dans laquelle il croupit, à se souvenir de Dieu.

Tantôt c'est une voix dont nous ne méritons pas peut-être d'entendre les accents ; tantôt c'est un écho vague et perdu qui vole dans l'air et vient frapper notre oreille ; quelquefois, c'est une pratique oubliée, et qui nous rappelle tout un passé d'amour et de prières, d'innocence et de bonheur.

D'autres fois, l'arôme d'une fleur, le chant d'un oiseau, le murmure de la brise ou la vue du ciel limpide et transparent, suffisent pour toucher l'âme et lui parler ce langage divin qui ne s'entend jamais mieux que dans certaines occasions solennelles.

Et c'est à une de ces heures précieuses et solennelles que se promenaient, dans les tranquilles avenues du jardin d'Erfurt, Luther et Catherine.

Jamais le ciel n'avait scintillé sous l'éclat d'une si grande multitude de brillantes étoiles.

Jamais nuit si belle n'avait invité l'âme aux méditations pures et religieuses.

—Oui murmura Catherine avec tristesse, les yeux pleins de larmes, le ciel est très-beau, mais hélas ! il ne sera pas pour nous !

À ces paroles, Luther baissa la tête et resta plongé dans un sombre silence.

Un rude combat, une épouvantable lutte se livrait dans cette âme de feu ; les paroles de Catherine venaient de réveiller les remords qui étaient endormis et que refoulait son orgueil.

Et ils continuaient silencieusement leur promenade, lui, blessé, accablé sous le poids de tristes souvenirs, elle, la pauvre femme, regardant toujours le ciel avec ses yeux humides de larmes.

—O mon Dieu ! s'écria Catherine d'une voix mélancolique, où se dirigent ces étoiles qui se détachent du firmament et s'éloignent jusqu'à ce qu'elle disparaissent avec la nuit ?

L'impie fronça le sourcil et ne répondit pas un seul mot.

Mais il se faisait tard, et ils rentrèrent dans la maison.

Sur la table de Luther était la dernière bulle de Léon X. Ses yeux la découvrirent avec une sombre

colère, et cet homme, qui, quelques instants auparavant, si délicieusement captivé par le spectacle d'une nuit sereine, méprisa la grâce divine qui avait frappé si promptement à la porte de son âme dans cette nuit solennelle, s'asseyant à sa table, se mit à écrire, à la pâle lueur d'une lampe fumeuse, deux ou trois pages de ces libelles infâmes pétris de haine et de fiel, qui allait semer dans les villes d'Allemagne la discorde, le meurtre et l'incendie.

Luther était perdu. L'étoile qui descend à la région terrestre ne remonte plus vers les célestes hauteurs.

Combien sont fréquentes dans le monde des âmes ces deux visions du ciel, celle de saint Augustin et celle de Luther ! S'il y a des hommes qui le contemplent avec un amour sublime, en y plaçant l'objet de leurs espérances, il y en a aussi qui le regardent avec douleur et y trouvent le sujet de leurs blasphèmes.

Un éminent artiste a immortalisé la vision des âmes pures. Mais quel pinceau nous peindra celle de Luther, celle des âmes perdues ? Qui pourra peindre dans ses yeux l'expression de tourment et de rage que Milton donne à Satan quand, précipité du ciel, il lance contre le trône de l'Eternel le dernier cri de malédiction et de guerre.

L'abbé TH. BLANC,
curé de Domazan.

L'Amitié.

L'amitié est le premier sentiment qui se développe dans le cœur de l'homme ; elle lui adoucit les peines de la vie, et lui donne le courage de traverser bien des épreuves qui le trouveraient sans force dans l'isolement.

Il y a un charme infini dans ce lien sympathique qui nous fait trouver un autre nous-même dans un ami véritable. Auprès de ce confident de nos pensées, nous sentons le calme succéder à l'agitation ; nos passions s'apaisent, nos idées changent de cours, et notre raison se dégage des nuages qui l'obscurcissent.

Prétendre résister, sans le secours de l'amitié, au choc des adversités qui assiègent la nature humaine, c'est vouloir se priver, de gaieté de cœur, du plus ferme appui que

Dieu nous ait ménagé dans cette lutte, et de la source la plus féconde de consolations.

La nature nous révèle tout d'abord l'ami que nous devons choisir ; une sorte d'instinct nous porte vers lui. Mais, une fois décidée par la communauté d'idées et de goûts, l'amitié n'est durable qu'autant qu'elle a aussi son principe dans un penchant commun vers l'honneur et la justice. Elle résiste alors à toutes les épreuves, même à celle de l'absence, et les vicissitudes du sort, loin de l'altérer, ne la font éclater qu'avec plus de force.

C'est dans le malheur, surtout, que l'on apprend à connaître le prix de l'amitié, mais c'est dans la retraite qu'on en goûte le mieux la douceur. Un sentiment aussi calme a besoin pour s'épanouir du repos et du silence ; il a trop peu d'éclat pour ramener à lui les cœurs que le plaisir entraîne ; et les prospérités de la vie, qui jettent l'esprit dans la dissipation, sont contraires à sa nature forte et sévère.

L'amitié impose des devoirs sérieux, et, en première ligne, un religieux silence sur les secrets mis en commun. Cette obligation n'est pas détruite par le fait d'une rupture, même suivie de l'aversion la plus méritée.

Il y a un autre genre de discrétion qui consiste à n'exiger rien de plus qu'on ne se doit réciproquement ; mais celle-là se sent mieux qu'elle ne se définit, et ses préceptes sont d'un genre si délicat, qu'ils ne sauraient être compris par ceux à qui leur instinct naturel n'en donnerait pas la révélation.

Ne servons point les passions d'un ami, ce serait le trahir ; gardons-nous de ménager son amour-propre quand le soin de son honneur nous fait une loi de la sévérité. Laissons les flatteurs l'applaudir, et sachons le ramener au bien d'une main ferme quand il chancelle au bord de l'abîme.

L'amitié, du reste, n'a pas besoin d'être sévère quand elle est bien placée. Tout dépend de notre choix, il a d'autant plus d'importance, qu'on nous juge généralement sur nos liaisons. Puis les maladies de l'âme se gagnent aussi bien que celles du corps ; on prend insensiblement les opinions, les vices et les vertus de ceux que l'on fréquente ; on devient faible avec le lâche, dur avec le méchant et désintéressé avec le magnanime. Les amis sans vertu ne servent à rien tant qu'on les conserve, et nuisent lorsqu'on veut y renoncer.

L'amitié la plus solide, la plus vraie entre âmes nobles, est celle qui a pour garantie le lieu précieux des bienfaits et de la reconnaissance. L'obligé souffre quelquefois de ne pouvoir s'acquitter, mais il est toujours en son pouvoir de témoigner sa gratitude à son bienfaiteur par un attachement sincère, et c'est le devoir comme le plaisir de tout noble cœur,

NOUVELLES DIVERSES.

Mgr. Jos. Larocque.

Le clergé était heureux de célébrer, le 25 d'octobre, le 25^e anniversaire de la consécration épiscopale de celui qui fut le second évêque de St. Hyacinthe.

Vivant loin du monde, retiré dans son monastère de prédilection, puisqu'il en fut un des fondateurs. Mgr. Joseph Larocque, quoique souffrant, y coule des jours heureux et sereins, dirigeant avec tant de sagesse et d'onction celles qu'il a mission de conduire dans le sentier de la vertu.

Mais comme un lys au milieu des roses, l'éclatante blancheur de sa vie se reflète au loin et il ne dirige plus les fidèles de ce diocèse, ceux-ci se rappellent son ministère pastoral et il les embaume encor du parfum de ses vertus.

Homme doux et sympathique, ami délicat et dévoué, écrivain remarquable, intelligence d'élite, Evêque au cœur d'or, Sa Grandeur possède l'affection et la vénération de ceux qui ont le bonheur d'entrer en relation avec elle. Aussi n'est-il pas étonnant que tous se pressèrent de chômer le 25^e anniversaire de sa vie épiscopale.

Quoique né à Chambly le 23 août 1808, on peut dire que Mgr. Larocque est un enfant de St. Hyacinthe, puisqu'il a passé ici la plus grande partie de son existence et qu'il y terminera ses jours. Il entra au collège de cette ville en 1821, pour y faire son cours d'étude, et sa forte intelligence, servie par les plus belles qualités de cœur, en fit un des plus brillants élèves qui soient sortis de cette institution. Se destinant à l'état ecclésiastique où l'appelaient ses goûts et son ardente piété, il

prit la soutane en 1829 et fut fait prêtre en 1830 ; il demeura au collège en qualité de professeur, et en 1842 ses éminentes qualités le désignèrent à devenir supérieur de la maison.

Cinq ans après, en 1847, il fut appelé à l'évêché de Montréal et, pendant plusieurs années exerça les durs et importants devoirs de journaliste, en rédigeant les "Mélanges religieux."

Mgr. Bourget, qui avait un vaste diocèse sous sa surveillance, sentant le besoin d'un collaborateur, le choix se porta sur Mgr. Jos. Larocque qui pendant qu'il était à Rome, même en 1852, fut nommé coadjuteur de l'Evêché de Montréal.

À la mort de Mgr. Prince, premier évêque de St. Hyacinthe, arrivée en 1860, le Souverain Pontife appela pour lui succéder Mgr. Larocque, qui devint ainsi le second évêque de ce diocèse. Il exerça les fonctions d'Evêque en titre jusqu'en 1866, où des infirmités graves l'obligèrent à se démettre de ses fonctions. Il se retira avec le titre d'évêque de Germanicopolis.

Débarrassé du fardeau de l'administration diocésaine, le vénérable prélat, après avoir contribué à jeter les fondements du Monastère du Précieux-Sang s'y retira pour ne songer qu'à prier et à vivre dans la vie des saints.

C'est dans cette retraite de son choix que se rendirent la veille de la fête, les citoyens de St. Hyacinthe, pour lui présenter une adresse de circonstance et le prier d'agréer un cadeau. Ce cadeau consistait en une magnifique horloge en marbre noir, un réveil-matin en argent et deux jardinières de salon.

Il y a eu à cette occasion une belle fête religieuse et un banquet, où assistèrent Leurs Grandeurs les Evêques de Montréal et de St. Hyacinthe et près de quatre-vingts prêtres.

MÉMORIAL NECROLOGIQUE.

Sœur Ildefonse.

Marie Azilda Gadbois, en religion Sœur Ildefonse, naquit à Belcœil le 16 décembre 1834 en même temps qu'une sœur jumelle, aujourd'hui Sœur Marie Victor, supérieur de la mission des Têtes Plates. Sa constitution

d'abord très faible fit craindre pour ses jours, mais Dieu, qui la destinait à une grande et belle œuvre, conserva une vie, qui devait être toute entière employée à procurer sa gloire. Azilda reçut, comme ses sœurs, son éducation dans la maison paternelle. M. Victor Gadbois, son père, était un de ces bons et honorables cultivateurs, à la foi simple et éclairée, aux mœurs douces et irréprochables. Il voulut voir croître sous ses yeux sa belle famille, composée de huit enfants, sept filles et un garçon. Ce dernier mourut avant d'avoir eu le temps de se consacrer à Dieu comme il le désirait. Appréciant les avantages d'une éducation toute domestique, M. Gadbois procura des maîtresses pour enseigner à ses filles le français et l'anglais ; et sa maison devint comme un couvent dont il était le supérieur. M. Gadbois invita à cette école de famille, plusieurs enfants du voisinage. Il voulut même en avoir, qui ne parlassent que l'anglais afin de rendre l'étude de cette langue plus facile et plus pratique à ses enfants. Cette maison, devenue aujourd'hui école et succursale de l'Asile des Sourdes-Muettes, fut donc fondée, on peut le dire, par M. Victor Gadbois lui-même. Là tous les exercices étaient réglés : la prière se disait en commun, matin et soir, tous les jours on faisait la lecture spirituelle, dans la vie des saints, ou dans quelque auteur ascétique, on récitait le chapelet en entier ; c'était le bon patriarche qui présidait à tous ces exercices. Azilda se faisait distinguer par la vivacité et l'enjouement de son esprit : ce qui déplaisait point au père : il fondait sur ces qualités et les progrès de la jeune fille l'espoir d'un établissement honorable ; aussi lui permit-il, à l'étonnement de quelques-uns, d'aller perfectionner son éducation anglaise aux États-Unis.

Toutes ses sœurs furent ainsi élevées sous les yeux de leur mère dans les sentiments les plus chrétiens. En cela les pieux parents ne furent que l'instrument de la divine Providence, qui avait fait choix de ces sept âmes pour son service. Pour rendre leur vocation plus sûre, Dieu permit que ce père si chrétien pourtant, voulut, soit par une affection exagérée, soit par la crainte d'une influence trop naturelle, tenir ses filles systématiquement éloignées de tout contact avec aucune communauté religieuse. Mais souvent ce qui paraît être un obstacle aux desseins de la volonté divine, devient, entre les mains du Seigneur, un moyen puissant et efficace. Quelle preu-

ve plus éclatante de cette vérité que la vocation de ces sept jeunes filles ? Azilda avait 24 ans lorsque suivant l'exemple de ses aînées elle entra en religion. C'était en septembre 1858. La Sœur Marie Bonsecours avait déjà commencé à Montréal l'œuvre des Sourdes-Muettes, qu'elle avait réunies en petit nombre à l'hospice St. Joseph. Il n'y a nul doute que cette œuvre ne sourit dès lors à Azilda, et qu'un des motifs principaux qui déterminèrent son élection fut le désir de se consacrer à l'éducation de ces pauvres enfants, privés par la nature de la connaissance de Dieu et des vérités nécessaires au salut. A peine eut-elle pris le saint habit, qu'elle alla partager les travaux et le dévouement de sa sœur. Depuis ce temps elle ne quitta ses chères muettes, que pour aller pendant un an se perfectionner dans l'étude des signes. C'est à New-York qu'elle passa cette année, chez les Sœurs de Charité, au coin de la 5^{me} avenue et de la 49^{me} rue.

La Sœur Ildefonse y laissa autant d'amies qu'il y avait de personnes dans la maison, et nous avons, nous-même, dans différents voyages à New-York, retrouvé encore vivant chez les Sœurs de Charité le souvenir de cette amitié. Revenue à Montréal elle aida Sœur Marie Bonsecours à porter le lourd fardeau d'une institution qui n'avait d'autres ressources que le dévouement de ses directrices et la charité des fidèles. Il fallait s'industrier et surtout travailler pour créer des ressources qui étaient loin de répondre aux besoins. Ce n'étaient point seulement les soixante ou quatre-vingts muettes de l'établissement qui excitaient la compassion et la charité de ces bonnes Sœurs, c'étaient encore les huit ou neuf cents pauvres petites muettes de toute la province. Oh ! qu'elles auraient voulu pouvoir les loger toutes. Il fallait souvent quêter. Qui pouvait mieux qu'elles faire appel à la charité des fidèles ? Elles qui avaient consacré à cette belle œuvre non-seulement leur existence tout entière, mais aussi tout le patrimoine de leur famille ! Que de refus cependant, que d'humiliations elles n'eurent point à essuyer ? Quelles inquiétudes pour l'avenir d'un établissement qui vivait qu'au jour le jour ! Il faut avoir été le confident de ces belles Ames pour savoir ce qu'elles ont eu à souffrir. Nous ne pouvons nous rappeler sans être touché jusqu'aux larmes une des dernières paroles de Sœur Marie Bonsecours. Oubliant ses cruelles souff-

frances, et ne pensant qu'à ses chères enfants, elle demandait à Sœur Ildefonse : " Les enfants ont-elles du pain pour demain ? " Il est vrai que depuis cette époque, grâce sans doute à l'intercession de cette bonne et sainte mère, la position de cet établissement s'est sensiblement améliorée ; Dieu, qui dépose dans certaines âmes d'élite l'instinct, et comme l'aiguillon de la charité, a donné à cette maison un père nourricier qui leur distribue à la fois le pain de l'âme et celui du corps. *Sed hæc quid sunt inter tantos.* Le nombre des enfants s'accroît bien plus encore que les ressources et cette noble générosité laisse encore bien des vides à combler.

Nous n'avons donné ici qu'une esquisse bien incomplète des bonnes œuvres de notre chère défunte. Son action ne se bornait pas à l'établissement des sourdes-muettes. Nous savons qu'elle a consolé bien d'autres cœurs affligés et que son heureuse influence s'est fait sentir dans bien des familles. Quel était le mobile de toutes ces œuvres ? C'était l'esprit religieux ; c'était le renoncement à elle-même et l'amour de Jésus crucifié. Si elle a été une mère pour ces pauvres enfants elle a rempli le premier devoir d'une mère vraiment chrétienne et surtout d'une mère religieuse, elle leur a donné l'exemple de toutes les vertus. Si elle a beaucoup fait pour leurs besoins temporels, elle a fait bien plus encore pour leurs besoins spirituels. A combien d'âmes n'a-t-elle pas révélé la connaissance de l'amour de Jésus-Christ ? Avec quel soin elle les préparait à la première communion, et entretenait ensuite ce feu sacré au fond de leurs cœurs ! En un mot Sœur Ildefonse a passé en faisant le bien, et nous pouvons dire en ne faisant que le bien ; elle a été une digne fille de Vincent de Paul et de cette admirable congrégation de la Providence, qui soulage tant de misères dans notre ville, dans tout le Canada, et jusque dans les contrées les plus reculées des deux Amériques. Dieu seul peut l'en récompenser dignement et nous pouvons espérer qu'elle sera une de ses saintes âmes dont l'Eglise célébrera la fête demain.

En nous laissant une mémoire bénie, elle laisse aussi à tous les fidèles une tâche à remplir, c'est de continuer la belle œuvre qu'elle a si bien commencée, et si bien développée : c'est de concourir généreusement à l'instruction et au salut éternel de toutes les pauvres sourdes-muettes non-seulement de la rue St. Denis, mais de toute la province.